Minh Tran Huy



La princesse et le pêcheur

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Jamais un conte n'est vraiment innocent, ni tout à fait dénué de cruauté. En la personne de Nam, jeune Vietnamien depuis peu réfugié en France, la narratrice croit reconnaître le prince charmant. Ils sympathisent, se revoient, se confient, s'inventent un territoire secret. Mais quelque chose éloigne les gestes de l'amour : le beau garçon la traite comme une petite sœur.

A quelque temps de là, elle accompagne ses parents au Viêtnam, où ils retournent pour la première fois. Devant elle, née en France, élevée et protégée comme une fille unique, le rideau se déchire. Les secrets affleurent, les rencontres dévoilent les tragédies qu'ont connues les siens. Que Nam a laissées derrière lui, peut-être…

La Princesse et le Pêcheur dessine une vietnamité aussi réelle qu'impartageable, un pays immatériel que Minh Tran Huy imprègne d'une fausse candeur toute de retenue, qui cache une mélancolie profonde. Elle y inscrit la présence de l'ami si difficile à retrouver, parce que l'Histoire est passée par là. Ou simplement le temps. Plus violent que les contes…

Née en 1979 à Clamart, Minh Tran Huy est rédactrice en chef adjointe au Magazine littéraire *et chroniqueuse aux* Mots de minuit*, l'émission culturelle de Philippe Lefait (France 2).*

La Princesse et le Pêcheur *est son premier roman.*

ACTES SUD

DOMAINE FRANÇAIS

Editeur : Bertrand Py

LA PRINCESSE ET LE PÊCHEUR

© ACTES SUD, 2007
ISBN 978-2-330-13964-3

Illustration de couverture :
Hong Viet Dung, *Jeune fille avec une fleur de lotus* (détail), 2001
© Kings Road Galleries / The Bridgeman Art Library

MINH TRAN HUY

La Princesse et le Pêcheur

roman

ACTES SUD

pour Sandro
lioubliou

Alors sans penser à rien tu te mets à marcher vers l'ouest. Vers l'ouest du soleil. Et tu marches ainsi pendant des jours et des jours sans boire ni manger, comme si tu étais envoûté, et pour finir tu t'effondres à terre et tu meurs.

— Mais qu'est-ce qu'il y a donc, à l'ouest du soleil ?

— Je l'ignore. Peut-être rien. Peut-être quelque chose. En tout cas, c'est très différent du sud de la frontière.

HARUKI MURAKAMI,
Au sud de la frontière, à l'ouest du soleil.

I

Il était une fois deux orphelins qui habitaient un petit village du Viêtnam. L'aîné était déjà un jeune homme ; sa sœur en revanche n'avait pas six ans. Ils avaient perdu leurs parents lors d'une inondation durant la saison des pluies et ne vivaient plus que l'un pour l'autre.

Quand j'étais petite, le monde était merveilleusement rassurant : je m'imaginais en Cendrillon ou en Peau d'Ane, et tenais pour acquis le triomphe des bons sur les méchants, la renaissance des orphelines en princesses et la métamorphose des vilains petits canards en cygnes gracieux. On pouvait souffrir de la pauvreté et des mauvais traitements d'une belle-mère, mais un peu d'esprit, de la vertu et quelques fées sauvaient toujours la situation. Il suffisait de se méfier des loups, de remercier nains et chasseurs, de regarder au-delà de bestiales apparences pour découvrir un prince déguisé, et le tour était joué.

Plus tard, il s'avéra qu'"il était une fois" et "ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants" n'étaient que des formules que l'on prononçait pour mettre, un bref instant, le monde entre parenthèses. Pourtant j'ai continué de me fier à l'ordre qui régissait les fictions. En cette matière, même quand l'affaire se compliquait, il était toujours possible de découvrir une trame, un semblant de système qui donnait sens à une suite de mots ou d'images : effets d'écho et de symétrie, métaphores, symboles, correspondances… Je pensais que ma vie obéissait elle aussi à une logique mystérieuse, encore invisible, mais qui un jour m'apparaîtrait. Et j'étais certaine que me nourrir

d'histoires me mettait sur la voie, que je développais mes capacités à comprendre la marche des choses, à saisir leur harmonie cachée. Je voyais dans les fictions autant de fils d'Ariane qui me permettraient de sortir, un jour, des méandres du réel.

Et puis j'ai grandi, encore. L'art a cessé d'être une clef qui décode la signification des événements pour devenir un idéal vers lequel tendre, et qui de ce fait même demeure inaccessible. Vivre, c'est se lancer dans un solo tout en apprenant à chanter ; tenir le rôle principal d'une pièce un soir de première sans avoir jamais répété ; rédiger une histoire d'une traite, sans possibilité de retour en arrière. Il n'y a pas de deuxième prise. On progresse au petit bonheur la chance, ralentit quand on devrait accélérer, s'invente des obstacles inutiles, bifurque sur un coup de tête, en n'ayant aucune idée de sa destination. L'existence est un récit que l'on dévide au fil de la plume, et où personne ne se préoccupe des répétitions, des blancs et des incohérences. Il n'y a que dans les romans qu'on peut corriger, réviser, reprendre ; la plupart des vies sont bancales, gouvernées par un hasard sans rime.

La fiction, dit-on, n'adopterait les apparences du mensonge que pour mieux dire la vérité. Mais en réalité, elle ne m'aura pas révélé grand-chose ; plutôt servi de prétexte pour ne pas regarder la vie en face. En me détournant des faits, prosaïques, au profit de l'imaginaire, elle m'a donné l'habitude de ne jamais penser à ce que j'ai devant les yeux. Au sens figuré – le présent me ramène toujours vers le passé, l'ici vers l'ailleurs – et au sens propre – le plafond de ma chambre, la table du café, le feu qui clignote quand je traverse la chaussée sont moins des objets précis, palpables,

que le point de départ de rêveries qui bientôt avalent le décor qui leur a donné naissance. Les histoires recouvrent le monde de leur patine, et j'oublie le reste.

Ainsi quand je me promène, l'été, en bord de Seine, je ne vois pas vraiment le fleuve pollué, les touristes armés de casquettes et d'appareils jetables, les flancs baveux des bateaux-mouches. Ils s'effacent devant l'image d'un ferry sillonnant les flots froids, d'un bleu presque noir, de la Manche. Un ferry blanc, immense, étincelant. Sur le pont, des grappes de jeunes gens sac au dos et, parmi eux, deux adolescents d'origine asiatique qui discutent accoudés au bastingage, sourcils froncés sous le soleil. Leur sourire n'en est pas moins joyeux, leurs gestes animés, leurs visages frais, bronzés, vivifiés par les embruns et le vent qui gonfle leurs cheveux. Ils ont l'air d'être frère et sœur. Elle est dotée d'un joli minois, mais ne s'en doute pas le moins du monde : ses manières sont gauches, son attitude timide, presque effrayée, et sa coiffure et ses vêtements révèlent une totale absence de goût. Au contraire, la beauté du garçon est évidente, sereine. Son regard semble glisser sur les gens et son corps flexible comme un bambou laisse deviner, derrière sa minceur, une force ramassée.

La jeune fille se penche sur l'eau, examine les vagues frangées d'écume et pose une question à son compagnon. Elle lui demande s'il connaît la légende vietnamienne qui explique pourquoi la mer est salée. Devant sa réponse négative, elle se lance dans un récit et le couple sur le ferry disparaît à son tour pour laisser place à une plage semée de cocotiers. Dans le silence de l'après-midi, un pêcheur solitaire raccommode ses filets, accroupi et les habits trempés de sueur, sans chapeau pour

le protéger du soleil, dont la lumière est si pure qu'elle en devient douloureuse, comme une lame de couteau chauffée à blanc.

Chaque fois que, marchant dans Paris, je rencontre la Seine, je songe à Nam et à notre échange sur le ferry qui assurait la liaison entre Calais et Douvres, à cette légende que m'avait contée ma grand-mère quand j'étais enfant et que j'ai confiée à ce garçon dont je venais de faire la connaissance. Il me plaisait si fort que je ne pouvais poser les yeux sur lui sans les détourner aussitôt. Il était grand, les traits fins, le regard ombré de longs cils. Ses cheveux étaient d'un noir brillant, comme des cristaux de charbon, et ses gestes mêlaient grâce et fermeté, une grâce d'animal, de prédateur, et une fermeté de dompteur ou de militaire, impassible et sûr de lui. Il semblait très à l'aise, et je m'efforçais de le paraître moi aussi, mais mon attitude le démentait. Tête baissée, je devinais plutôt que je ne voyais l'attention qu'il me prêtait tandis que je lui relatais la légende, m'approchant de son oreille afin de couvrir le brouhaha des conversations et le bruit du ferry qui fendait l'eau à gros bouillons, brodant sur certains détails et en taisant d'autres que j'avais oubliés, m'appropriant ce mythe dont je n'ai pu retrouver aucune trace écrite ; à se demander si ma grand-mère ne l'avait pas tout simplement inventé.

*

Il y a très longtemps vivaient deux frères dans un petit village de pêcheurs. Bien que liés par le sang, ils n'avaient rien de commun. L'aîné, Seo, était un homme dur, qui portait sur son visage les marques d'une nature envieuse et hypocrite : les yeux

petits et la bouche pincée, il n'aimait rien tant que rudoyer son cadet. Ce dernier, qui se nommait Tâm, était aussi pur de traits que de cœur, et sa physionomie franche, ses manières affables s'opposaient en tout point à celles de son frère.

En ce temps-là, la mer était douce et l'on pouvait en plongeant ouvrir grands les yeux pour observer les coraux et les poissons qui filaient dans l'eau claire. Le sel était plus cher que jade et Seo et Tâm vivaient chichement du produit de leurs pêches, qu'ils vendaient ou troquaient contre des vêtements et des biens de première nécessité. Levés à l'aube, ils passaient tout le jour sur leurs jonques, occupés à lancer leurs filets et à poser des lignes, puis revenaient épuisés à la tombée de la nuit. Ils avaient perdu leur mère alors qu'ils étaient encore enfants, mais il leur restait leur père, avec qui ils habitaient, et qui n'hésitait pas à les accompagner pour les aider dans leur tâche.

Mais un jour, fragilisé par l'âge, le vieil homme fut attaqué d'une âpre maladie dont il ne put guérir. Sur son lit de mort, il appela ses enfants et leur laissa quelques ultimes consignes. "Ayez la sagesse de ne pas désirer plus que ce que vous pouvez avoir, montrez-vous toujours honnêtes, et comportez-vous en frères fidèles. A présent que vous êtes seuls au monde, tâchez de vous souvenir que la famille est notre bien le plus précieux." Et sur ces mots, il mourut.

Le chagrin manqua briser le cœur de Tâm, mais laissa Seo maître de ses esprits. Prétendant soulager son frère, il prit en charge le partage des maigres possessions laissées par leur père. Sans égard pour les dernières volontés de celui qui les avait élevés, il abusa de la confiance de son cadet et s'empara par artifice des meilleurs filets, de la jonque la plus solide, ainsi que de la maison